

REVUE BLEUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEUR
Paul GAULTIER

RÉDACTEUR EN CHEF
Lucien MAURY

de l'Institut

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Pierre MOREL

NUMÉRO 8

74^e ANNÉE

18 AVRIL 1936

AUX FRONTIÈRES DU LANGAGE

LE SYMBOLE ET LE SIGNE

Par LE D^r PIERRE JANET

de l'Institut

Le symbole et le signe nous conduisent aux frontières du langage : ce sont déjà des procédés de mobilisation de l'action qui rendent plus aisée la circulation des actions au travers des différents membres du corps social. La vie sociale consiste tout entière en réactions à des actions du *socius*. Pour que ces réactions puissent se produire aisément, il faut que les actions soient aisément reconnues, qu'elles présentent des caractères bien perceptibles qui les manifestent au *socius* qui doit réagir. Or, ce n'est pas toujours le cas, une action n'est

souvent bien discernable que lorsqu'elle est complètement effectuée et la réaction qu'elle provoque alors est trop tardive. Sans doute, quelques animaux et l'homme savent réagir aux simples débuts de l'action, dans les conduites que nous avons appelées intentionnelles. Mais ces débuts ne sont caractéristiques que dans un petit nombre de cas, et ils exigent toujours la mise en marche lourde et coûteuse de l'action totale. Les symboles et les signes sont des conduites qui ont pour caractère essentiel de réduire cette difficulté, de faciliter les réactions sociales. Les symboles et les signes permettent de transmettre aux *socii* le commencement, l'intention d'une action par des mouvements plus légers, moins coûteux à produire, ils facilitent et multiplient les réactions sociales.

(1) Il paraîtra prochainement aux Editions Flammarion, dans la *Bibliothèque de Philosophie Scientifique*, un ouvrage de M. Pierre Janet intitulé : *L'Intelligence avant le langage*.

Ce grand rôle des symboles et des signes, quoiqu'il ne soit pas toujours bien compris, a été reconnu ou soupçonné dans un grand nombre d'études. Il y a eu à la fin du siècle dernier une littérature et un art qui se vantaient d'être particulièrement symboliques. La poésie et la musique, disait-on, sont des arts d'allégorie qui n'évoquent point directement, mais qui transposent des sentiments : « non la couleur, disait Verlaine, mais la nuance ». « Le symbole, disait Malarmé, consiste à évoquer petit à petit un objet pour faire naître un état d'âme... Il faut tenir compte autant de la sonorité des mots que de leur sens, de la musique intérieure du vers ». Les personnages d'Ibsen sont des allégories saisissantes de l'inquiétude, du désir de liberté. Le symbolisme littéraire de 1880 a été une réaction contre le naturalisme brutal qui ne voulait exprimer que ce que l'on voyait, il a voulu justement faire sentir ce qu'on ne voyait pas.

Il s'agit bien ici de provoquer chez le sujet des réactions à des actes complexes qu'il est difficile de faire complètement devant lui et de lui faire percevoir. On y parvient par les mouvements plus petits qui constituent les symboles et les signes sous forme de gestes, d'objet que l'on montre ou de bruits que l'on fait et qui suffisent pour déterminer les réactions. Il est d'ailleurs inutile d'insister sur le rôle des symboles et des signes dans la littérature, car celle-ci, au fond, dépend entièrement du langage et le langage est évidemment le plus beau développement des symboles et des signes.

On a bien souvent montré combien le symbole jouait un rôle important dans les religions, les morales, les institutions juridiques. Jacques Flach a écrit un joli article dans la *Revue Bleue* (janvier 1911) sur la poésie et le symbolisme dans l'histoire des institutions humaines. Le sentiment du mystère des choses, les visions de l'au-delà ont toujours joué un rôle dans les magies, dans les religions, dans les jurisprudences et on cherchait à exprimer ces sentiments et ces idées difficiles à faire connaître par des symboles. « Chacun des symboles juridiques, disait-il, a certainement sa signification mystérieuse, sacrée et historique... Ce n'est pas en des lettres et des formules mortes que résidait leur force. Cette puissance partait de la bouche et allait au cœur. La religion et la magie ont présidé à sa constitution, des sacrifices offerts à des divinités tutélaires, des entailles faites aux arbres, des gestes sacramentels faits sur des pier-

res sacrées ont évoqué les liens de sentiment qui unissaient l'homme à la terre ou au foyer ».

Une étude plus importante, car elle était peut-être moins prévue, a montré l'importance du symbole dans les maladies mentales. Quand l'interprétation des troubles de l'aphasie a été renouvelée et quand on a cherché à rattacher les troubles du langage à des altérations psychologiques plus générales et plus profondes, le professeur de neurologie à Londres, M. Henry Head a voulu montrer que le trouble psychologique chez l'aphasique s'étendait au-delà du langage proprement dit, et qu'il y avait bien des actes différents en réalité du langage que le malade avait perdus en même temps qu'il perdait le langage.

Ces opérations psychologiques supprimées chez l'aphasique. M. Head les désigne d'une manière générale sous le nom d'*opérations symboliques*. Sur cette conception des opérations symboliques, on peut lire dans le *Journal de psychologie* du 15 mai 1929, un excellent article de M. E. Cassirer, qui a précisément pour titre « Pathologie de la conscience symbolique, le problème du symbole dans l'histoire de la théorie des aphasies ». La lecture de cet article nous renseigne complètement sur la transformation du problème de l'aphasie, et sur les études de M. Head. Je n'aime pas beaucoup l'emploi du mot symbolique pour désigner ces opérations : tous les actes que demande M. Head au malade, le rangement des objets suivant certaines directions, le placement des objets dans certains compartiments, le groupement de photographies suivant les ressemblances sont des formes des actes de la direction, de la situation, du panier, du portrait que j'étudiais déjà dans mes leçons de 1913, que nous pouvons décrire sous le nom d'actes intellectuels élémentaires, d'actes relationnels. Le symbole ou les actes symboliques ne sont qu'une forme particulière et non la plus importante de ces actes relationnels ; il n'est peut-être pas très avantageux d'attribuer leurs caractères à l'ensemble des actes relationnels. Nous ne retenons de cette étude que l'importance donnée au symbole et à sa disparition pour interpréter les troubles de l'intelligence et du langage.

Si le fonctionnement du symbole est supprimé dans les aphasies, il est au contraire exagéré dans les troubles des obsessions et on est frappé de voir ces malades employer dans leurs mouvements et dans leurs paroles tant de symboles et tant de métaphores. La « sœur aux scrupules » de Rodenbach donnait sans cesse de petites chi-

quenaudes à sa cornette de toile blanche pour en chasser les poussières « symbole des petits péchés ». Une de mes malades me disait : « Je suis un sac vide et l'humanité danse dessus ».

Le symbole a toujours été, disait-on, l'expression de l'inexprimable, or ces malades éprouvent beaucoup de sentiments bizarres, différents de ceux des autres hommes : pour les traduire, il faut évoquer dans l'esprit des socii des objets, c'est-à-dire des conduites perceptives souvent accompagnées par des sentiments peut-être analogues, ce sera un moyen de se faire comprendre. On peut dire aussi et dans bien des cas ce sera plus vrai, que ces malades faibles et paresseux redoutent l'analyse et la description qui seraient nécessaires et aiment à recourir à ce procédé abrégé et économique du parler symbolique.

Les études de sociologie ont beaucoup insisté sur les totems chez les populations primitives : une tribu se désigne elle-même sous le nom de « kangourou ou de perroquet ». Quoiqu'il ne soit pas toujours facile de dire de quelle manière la tribu se rattache à cet animal, on peut croire que bien souvent ce totem se rapproche du symbole compris il est vrai d'une manière grossière. Il y a toujours dans le symbole ce rapprochement, cette espèce d'assimilation de deux choses en apparence très différentes.

Les philosophes qui veulent nous faire sinon comprendre du moins sentir des choses bien peu compréhensibles, en arrivent à se servir perpétuellement du symbole. Sans remonter aux allégories de Platon et aux prisonniers attachés dans la caverne, nous pouvons remarquer que les livres de M. Bergson sont remplis de symboles surtout visuels. Pour faire pénétrer en nous le sentiment délicat qu'il éprouve, il accumule les symboles, en espérant que l'une de ces images trouvera un écho en nous et y réveillera un sentiment analogue au sien.

La psychologie s'intéresse de plus en plus au symbole, à côté des études du symbole dans les maladies du langage, nous trouvons des analyses de la fonction symbolique dans beaucoup d'états inférieurs, dans les rêves où, comme nous allons le voir, son rôle est douteux, et en particulier dans la pensée de l'enfant. M. Piaget étudie *La pensée symbolique chez l'enfant*, il me semble rapprocher beaucoup le symbole considéré dans un sens précis et la rêverie, la pensée dite autistique, ce qui ne doit pas être exagéré. Le symbole doit cependant occuper une grande place dans la psychologie, car il est l'introduction à l'étude

du langage, qui est fondamentale. Le symbole permet d'alléger les mouvements, le langage permet de transporter dans un simple signe, comme dans un panier bien léger, une multitude de cas particuliers dont l'évocation, même symbolique, serait interminable : « On manie le signe, disait Brochard, comme on manie le papier monnaie au lieu du numéraire ».

Quelle est donc cette opération du symbole qui joue un si grand rôle ? Le symbole et le signe se présentent comme des phénomènes psychologiques doubles, comme la réunion de deux phénomènes psychologiques qui peuvent exister indépendamment l'un de l'autre, mais qui sont réunis par une action particulière. Considérons la croix, symbole de la religion chrétienne, ou la fumée signe du feu, ou le petit mouvement de la main se balançant d'avant en arrière et qui sert de signe pour faire avancer quelqu'un. Il y a dans tous ces faits deux actes psychologiques bien distincts. Il y a d'un côté la perception d'une croix formée de deux bâtons fixés perpendiculairement l'un à l'autre, il y a l'acte perceptif de la fumée, le mouvement de la main. Ce sont là des faits psychologiques simples qui peuvent se présenter isolément depuis longtemps, cet assemblage de deux bâtons peut être réalisé fortuitement dans la nature, il a joué un rôle dans un instrument de supplice usité dans l'antiquité ; la fumée, la vapeur a été souvent constatée, le mouvement particulier de la main peut se produire au milieu de bien d'autres gesticulations. Mais quand ces phénomènes jouent le rôle de symboles ou de signes, ils sont associés avec d'autres faits psychologiques. Il y a en effet de l'autre côté la pensée de la religion chrétienne avec les croyances, les attitudes, les sentiments de vénération et d'espoir, le feu avec ses avantages et ses dangers, avec les attitudes de crainte et de précaution qui le caractérisent, l'acte de s'avancer vers une personne déterminée. Le plus souvent, dans la conscience, ces deux phénomènes se présentent simultanément ou l'un après l'autre, sans que le sujet se rende bien compte de leur liaison et des raisons qui la déterminent.

L'observateur qui constate chez le sujet la réunion des deux termes, peut facilement faire une remarque de plus, c'est que la liaison n'est pas faite de la même manière dans le symbole et dans le signe, si on considère les symboles, on remarque que le premier terme n'est pas un phénomène psychologique indifférent au sujet, qu'il s'accompagne toujours d'un certain état senti-

mental. La croix est un instrument de supplice qui éveille des sentiments de peur, de désespoir, de pitié. Le sceptre, le bâton, le fouet qui sur les pyramides d'Égypte symbolisent le pouvoir royal, ont déjà eux-mêmes un caractère émotionnant, ils éveillent la crainte des coups. Le lis, symbole de la candeur et de la pureté, est une fleur blanche sur laquelle ressortent vivement les moindres taches. La violette, symbole de la modestie, est une petite fleur pleine de mérites, mais qui semble les cacher sous les feuilles, le lion, symbole du courage, est un animal féroce qui a la réputation d'attaquer sans crainte, etc... Le second terme du symbole, qui est matériellement différent, éveille aussi des sentiments et ces sentiments ne sont pas sans analogie avec les premiers. La religion chrétienne éveille des sentiments de reconnaissance pour celui qui nous rachète, qui nous évite les supplices, qui console les suppliciés, le roi est puissant et nous menace de ses coups si nous ne lui obéissons pas, la candeur de la jeune fille fait penser à une couleur claire que la moindre tache souillerait, la modestie est une disposition de l'esprit qui redoute les exhibitions, le courage consiste à attaquer et à se défendre sans prendre de précautions pour ménager sa vie. Ces divers sentiments ne sont pas sans analogie avec les précédents et on peut constater qu'entre ces deux termes différents, il y a cependant une certaine ressemblance, celle des sentiments qui les accompagnent.

Nous n'avons plus la même impression en considérant des signes : la fumée, signe du feu, n'est pas par elle-même particulièrement impressionnante, elle peut apparaître, sans provoquer les sentiments que la flamme fait naître ; le geste de la main, qui est le signe pour appeler quelqu'un, le petit coup sur la porte « toc, toc » pour demander à entrer ne comportent par eux-mêmes aucun sentiment précis. La seconde conduite, celle de s'approcher ou d'entrer, peuvent éveiller des sentiments, mais ces sentiments, qui peuvent être très divers, ne ressemblent aucunement à l'indifférence qui accompagne la perception de ces gestes de la main.

Il en résulte que, au moins d'une manière générale, tout le monde peut comprendre le symbole, tandis que le signe ne peut être intelligible qu'à des initiés. La réunion des deux termes dans le symbole est assez naturelle et assez constante, tandis que la réunion des deux termes dans le signe ne peut être que le résultat d'une convention connue et acceptée par un certain nombre de personnes.

Cette différence entre le symbole et le signe est loin d'être absolue et il existe entre les deux termes un grand nombre d'intermédiaires. *L'emblème*, comme le léopard anglais, le coq gaulois, est encore un symbole, mais un symbole qui tend à devenir un signe, parce qu'on oublie le sentiment primitif lié à la pensée du léopard ou du coq. Les couleurs d'un drapeau national ont presque toujours perdu leur symbolisme primitif. Une carte de géographie a présenté au début du symbolisme, les mers étaient en couleur bleue et on y dessinait des petits bateaux, puis on a supprimé les bateaux et la mer n'est plus désignée que par des hachures qui sont de simples signes. En général, on peut dire que les symboles marchent vers les signes en perdant peu à peu le sentiment primitif qui les caractérisait.

Le signe va remplacer le symbole et devenir encore plus commode parce qu'il est plus économique. Le symbole est plus léger que l'action perceptive elle-même, mais il transporte encore quelque chose : évoquer la blancheur du lis c'est encore évoquer la représentation d'une fleur accompagnée d'un sentiment, représentation d'ordre élémentaire sans doute, mais qui met en branle des organes de perception et de mouvement. Le rêve de l'humanité est toujours la facilité, la mobilité des actes d'un homme à l'autre, le signe va rendre ce passage encore plus aisé.

Cette constatation à propos du signe qui présente comme le symbole l'association intime des deux termes complique l'interprétation de cette liaison. On ne peut plus considérer la ressemblance comme la seule cause de cette union, puisque dans le signe on voit la même union sans la ressemblance. D'ailleurs, cette ressemblance des sentiments n'est pas d'ordinaire assez évidente pour qu'elle ait à elle seule déterminé la liaison des termes. Bien des hommes considèrent la croix comme le symbole de la religion, mais n'ont pas réfléchi sur la ressemblance des sentiments que ce symbole comporte. Taine disait avec tranquillité : « Le signe est une expérience qui suggère l'idée d'une autre expérience possible », mais c'est tout justement la raison de cette suggestion que nous avons de la peine à comprendre.

Une interprétation facile, qui a été présentée sous bien des formes, consiste à rappeler à ce propos le mécanisme de la perception et à rapprocher le symbole du phénomène de l'illusion. Le schéma perceptif d'un objet, d'un fruit ou d'une femme par exemple, est déclenché par plu-

sieurs stimulations différentes, nous éveillons la conduite caractéristique du fruit par le contact, la couleur ou l'odeur de cet objet, nous éveillons la perception de la femme par la vue du corps, du visage, de la démarche, par le son de sa voix, etc... La conduite schématique de la perception a été construite précisément par le groupement en un seul acte des réactions à ces diverses stimulations qui ont été combinées en une seule action. On sait bien que ce mécanisme peut donner lieu à des conduites erronées quand une de ces stimulations appartient à plusieurs objets différents et éveille l'un à la place de l'autre ; nous avons déjà signalé ces erreurs à propos du trompe-l'œil et du portrait, quand la vue d'une prune en carton nous a amenés à mordre dans un objet qui n'était pas un fruit.

Ne pourrait-on pas admettre pour le symbole une association de ce genre ? La vue de la croix, la description de la croix aurait été fréquente dans les cérémonies du christianisme où on parlait de la mort de Jésus-Christ, la vue du lion aurait été associée à des actes de courage des chasseurs et la vue d'une fleur avec la contemplation d'une jeune fille. La fumée serait devenue le signe du feu, comme la rougeur du visage s'est associée avec l'idée de la pudeur, parce que l'on a souvent perçu les deux phénomènes ensemble. C'est ce qu'on observe facilement dans un phénomène psychologique qui semble voisin, dans le *signal*. Le chien comprend très bien le signal, il associe dans une même conduite l'audition d'un certain bruit et l'acte de courir dans une certaine direction, quoique ce bruit ne fasse pas partie intégrante des stimulations ordinaires de sa course. La perception du bruit et l'acte de cette course particulière sont devenues pour lui par l'exercice un système clos construit une fois pour toutes, comme la tendance à réunir les perceptions et les mouvements qui lui permettent de manger sa soupe ou d'attraper un lapin. Le symbole et le signe, dans cette interprétation, se rapprocheraient du signal.

Ces anciennes interprétations, par l'association des idées un peu rajeunies, peut-être par l'étude du mécanisme de la perception, montrent cependant une analyse incomplète du symbole et du signe qui ne sont pas identiques au signal. Le rapprochement des deux termes qui constitue le symbole n'est pas donné tout fait par les circonstances. Ce n'est pas parce qu'on a vu une jeune fille auprès d'un bouquet de fleurs de lis qu'on rapprochera sa candeur de la blancheur de la fleur, bien des hommes devant ce spectacle

n'ont pas fait le rapprochement. Il faut que peut-être à cette occasion, mais aussi bien à propos de toute autre, le sujet ait exécuté lui-même ce rapprochement. Le poète invente des symboles et c'est surtout pour lui que ce sont des symboles ; nous devons, pour les comprendre, refaire pour notre compte à peu près la même opération. Si nous ne la faisons pas et si nous répétons mécaniquement ensemble les mots « jeune fille et lis » nous n'avons pas réellement dans l'esprit un symbole.

Il faut mieux comprendre la nature de ce rapprochement des deux termes, c'est une assimilation plus apparente que réelle. Quand le poète nous dit à propos des fleurs du pommier « neige odorante du printemps », il ne croit pas du tout qu'il y ait de la neige sur le gazon et il n'a pas besoin de toucher les pétales des fleurs pour savoir qu'ils ne sont pas froids. La croyance, le degré de réalité qui est attaché au symbole est en effet d'une nature particulière : on n'affirme pas nettement à propos du symbole comme à propos de la perception ou même de l'illusion, on ne dit pas nettement que la jeune fille soit un lis, ni qu'un lis soit une jeune fille. Le drapeau ou le totem porté sur une pique est un singulier objet, il existe et il n'existe pas ; dans un sens il existe en tant qu'il est un morceau de bois surmonté d'une tête d'oiseau, mais nous disons qu'il est la nation entière et il n'est pourtant pas cette nation entière. Nous sommes forcés de donner au drapeau et en général au symbole, une de ces formes bizarres de réalité que j'ai été amené à appeler du demi-réel, du presque-réel, du presque-non-réel et il ne s'agit plus du tout de la croyance simple à des objets de la perception.

Un symbole est un phénomène plus complexe qu'un acte simple, il a toujours un caractère double analogue à celui que nous avons déjà remarqué dans tous les objets intellectuels. On pense à la fois au lis et à la jeune fille, on oscille de l'un à l'autre sans se fixer définitivement, tandis qu'un acte simple, même déterminé par l'association, reste unique.

Les stimulations constitutives d'un acte perceptif ont comme caractère essentiel d'être considérées par nous comme des éléments de l'objet perceptif, comme faisant partie de lui : la couleur du pain, son contact, son goût sont des stimulations qui éveillent l'acte schématique du pain, mais ils sont pour nous des éléments de cet objet qui est le pain. Le signe de la main qui nous indique un objet à regarder ne fait pas par-

tie de l'objet, ni de l'acte de regarder, il en reste indépendant. Le signe, sans doute, est lié à l'objet qu'il signifie, mais il ne lui est pas lié complètement et nous retrouvons là le caractère des objets intellectuels. C'est pourquoi nous ne pouvons pas assimiler le symbole à une illusion : le chat qui se voit dans le miroir avance la patte derrière la glace pour attraper l'autre chat, le chien a une vraie peur devant le fouet que personne ne tient, nous n'avancions pas le nez pour sentir le lis en voyant la jeune fille, nous n'avons pas une vraie peur en voyant la croix, symbole de la religion.

C'est à cause d'un souvenir malheureux de ces théories associationnistes que l'on a voulu retrouver le symbole partout dans des phénomènes psychologiques élémentaires du niveau de la perception. On nous a indéfiniment répété que pour comprendre les rêves il fallait perpétuellement les considérer comme des symboles, et on nous a décrit une foule de symboles à signification sexuelle qui, paraît-il, remplissent les rêves, les voiles triangulaires des barques sur le lac Léman sont dans les rêves des symboles de l'organe mâle et les cavernes ou les petites maisons sont des symboles de l'organe féminin. Tout cela me paraît bien peu vraisemblable : l'interprétation du rêve par des symboles est faite après le réveil par le sujet dans son état de veille. Il construit alors des symboles à propos de deux termes que ses souvenirs vagues et souvent reconstruits pour le besoins de la cause, lui présentent plus ou moins juxtaposés. Mais il n'est pas du tout certain que, pendant le sommeil, ces deux termes se soient réellement présentés de cette manière et qu'il y ait eu entre eux ce genre délicat de rapprochement incomplet qui caractérise le symbole. Le fait que nous subissons nos rêves beaucoup plus que nous ne les créons, le fait que pendant le rêve nous sommes entièrement soumis à l'illusion et que nous sommes incapables de la critiquer semblent bien montrer que le rêveur, dans l'état psychologique inférieur du sommeil, n'est plus du tout capable de faire cette opération psychologique délicate du symbole. Tout au plus, peut-on dire que des symboles anciennement formés peuvent déterminer certaines juxtapositions de termes dans le rêve, mais à ce moment ces juxtapositions ne sont plus des symboles et donnent lieu simplement à des illusions.

Il en est de même dans les maladies qui provoquent un fort abaissement de la tension psychologique et qui ramènent l'esprit au niveau du

rêve. Ainsi, chez des malades en état de confusion mentale, nous ne retrouvons plus ni la formation, ni l'intelligence des symboles. La perte du symbole est particulièrement intéressante chez les aphasiques qu'a étudiés M. Head. Des observations curieuses, bien analysées dans l'article de M. Cassirer, montrent que le malade peut faire les actes quand ils sont sérieux et pris au sérieux dans les circonstances réelles qui les provoquent d'ordinaire. Le sujet est parfaitement capable de se fâcher et de menacer quand on le contrarie, il rit quand on lui présente un spectacle drôle, il lève la main quand il a l'occasion de faire un serment, de même qu'il mange réellement sa soupe avec une cuiller, qu'il cogne réellement à une porte fermée devant lui. Mais il devient totalement incapable de faire aucun de ces actes quand ils ne sont plus sérieux, quand on le prie de les faire sur commande, en l'air, sans raison matérielle, simplement « *pour faire comme si* ». Il ne sait plus rire par convention « *pour montrer* », ni menacer sans être en colère, ni lever la main « *comme pour faire un serment* », de même qu'il ne sait plus tenir une cuiller quand il n'y a plus d'assiette de soupe devant lui, ni faire le geste de cogner à une porte quand on l'a éloigné de la porte et qu'il doit « *cogner en l'air* ». Or, tous ces actes supprimés se rapprochent des actes symboliques et toutes ces expériences montrent bien que le symbole n'existe plus dans les états inférieurs.

A plus forte raison le symbole est-il impossible chez l'animal : le chien comprend le signal qui unit grossièrement un terme à un autre dans un ensemble simple et invariable, il ne comprend pas cette union délicate et particulière d'un signe à l'objet signifié. On se trompe quand on lui prête des symboles ou des signes : il a, dit-on, le sentiment d'être en faute quand il voit la chambre en désordre sans y être pour rien. C'est là un fait analogue aux illusions de perception, aux illusions de sentiment, car il y a confusion complète d'une perception avec une autre. Il n'y a pas la distinction délicate qui subsiste malgré l'union dans le symbole. Si le chien pouvait comprendre cette union qui constitue le signe, il serait capable de créer lui-même des signes et, comme nous le verrons, il saurait parler, il ne crée pas plus de symboles qu'il ne fait de poésies.

Ces observations mettent en évidence la disparition du symbole et du véritable signe chez les animaux, dans les rêves, dans les maladies qui abaissent le niveau mental. Or, il est certain

que dans tous ces états les associations mécaniques et les associations complètes sont prédominantes. Ce sont des états dans lesquels règnent les instincts, les habitudes, et tous les automatismes : il semble donc que les symboles et les signes sont des phénomènes psychologiques d'un niveau supérieur.

Nous venons de voir que le symbole qui manque chez le confus et chez l'aphasique est, au contraire, exagéré chez le psychasténique obsédé. C'est que chez celui-ci l'asthénie psychologique ne fait pas descendre l'esprit à un niveau aussi bas. Les expériences de M. Head, qui demande au sujet de ranger des allumettes parallèlement, de les mettre en croix, de ranger des jetons dans certaines cases, de copier les gestes du médecin, etc., n'embarrasseraient aucunement un obsédé. Son asthénie a troublé chez lui des actes du niveau plus élevé, ceux de la croyance, mais laisse intacts chez lui les actes du niveau de l'intelligence élémentaire. Le symbole se présente comme le résultat d'un acte intellectuel élémentaire de ce niveau. Il doit être ajouté à la série de nos objets intellectuels, la route, la place du village,

le panier, le portrait, la part du gâteau, l'individu.

Sans doute, quand l'acte constitutif du symbole ou du signe a été si souvent fait qu'il tend à devenir automatique, le signe usuel éveille tout de suite son objet sans travail volontaire nouveau. Nous savons qu'un billet de mille francs pourra payer un achat de mille francs et nous ne réfléchissons pas toujours que ce billet est en fait un papier sans valeur, qui a été lié comme signe à une valeur de mille francs. Mais nous sommes toujours capables de nous rappeler qu'il y a là une convention. Non seulement nous ne confondons pas ce morceau de papier avec les vêtements qu'il peut procurer, mais nous savons que sa signification dépend d'un acte particulier, que nous n'avons pas fait, mais que d'autres ont fait pour nous. Avoir bien compris le signe, c'est non seulement accepter les signes que nous impose la société, mais être capables de former, nous aussi, d'autres signes et de les imposer à notre tour.

PIERRE JANET,
de l'Institut.

LA GRANDE CORRIDA

(Nouvelle)

Par RICARDO BAROJA

LA société concessionnaire de la Plaza de Toros de Madrid allait ouvrir la saison par un spectacle sans parangon dans la glorieuse histoire de la tauromachie.

Les six épées les plus fameuses devaient affronter six toros contre lesquels joueraient préalablement leurs équipes respectives. Les taureaux avaient été méticuleusement choisis par des spécialistes en la matière. Après des essais rigoureux, d'interminables polémiques dans la presse, on était parvenu à retenir six bêtes impeccables sous tous les rapports : vigueur, poids, finesse

des tendons et des cornes. Publiées dans les revues illustrées, les photos de ces féroces quadrupèdes excitèrent l'orgueil du public ébahi. Jamais l'élevage espagnol n'avait fourni à l'arène des exemplaires aussi parfaits. Même les éleveurs anglais, réputés pour obtenir les plus beaux spécimens de chevaux de course ou de bêtes de boucherie, ne pourraient se vanter d'avoir donné des produits aussi splendides que ces six cornupètes majestueusement organisés pour la lutte. Indiscutablement, il y avait de quoi se sentir orgueilleux d'être Espagnol. Deux siècles de croise-